

## Classique

## «J'ai un répertoire et une place à défendre»

**La violoniste vaudoise Rachel Kolly d'Alba livre un deuxième album ardent chez Warner, entre romantisme et impressionnisme**

Matthieu Chenal

Loin des jolis minois aux sourires évanescents qui s'étalent habituellement sur les pochettes de disques, la violoniste Rachel Kolly d'Alba a choisi, pour son deuxième album paru chez Warner, une mise en scène sombre et très minérale (les thermes de Vals): elle fixe intensément le spectateur de son regard charbonneux et un brin provocant, l'air de dire: «Écoute-moi, je t'emène, c'est à prendre ou à laisser!»

On se laissera prendre par cette aventure rhapsodique qui s'ouvre avec la flamme et le panache du 3<sup>e</sup> Concerto de Saint-Saëns, s'évade dans l'amour vibrant du Poème de Chausson et se dégourdit dans Tzigane de Ravel, sans oublier deux sublimes rêveries enfantines d'Eugène Ysaÿe. Le disque suscitait enthousiasme et curiosité, une entrevue avec la violoniste s'imposait.

## Millefeuille temporel

Rencontrer Rachel Kolly d'Alba, c'est un peu entrer dans une épaisseur particulière de temps. Elle a beau connaître le stress habituel de la circulation, le passage obligé à l'école pour y amener sa fille de 5 ans, elle arrive à caser dans son emploi du temps serré la promotion de son dernier disque tout en préparant sa prochaine tournée. La violoniste vaudoise vous offre alors son entière disponibilité, et vous balade dans un millefeuille temporel fascinant: son Stradivarius de 1732, reçu en prêt pour vingt ans, l'éclosion de l'impressionnisme musical en France dans les années 1880, la figure légendaire d'Eugène Ysaÿe (1858-1931), dont elle a défendu les Sonates avec brio dans son premier disque, les virtuoses du passé qui l'inspirent encore (*lire ci-contre*)...

Rares sont les musiciens à mêmes de rendre palpable comme elle ce temps long des musiciens classiques, qu'elle souhaite aussi inscrire dans celui de sa vie: «J'ai une maturation lente dans mon travail et ma carrière prend très progressivement son essor. Je n'ai pas tout joué à 17 ans, et c'est tant mieux.»



La jeune Rachel Kolly d'Alba s'est vu confier en prêt pour vingt ans un Stradivarius de 1732. DR

Rachel Kolly d'Alba donne l'impression d'être très sûre d'elle, presque trop, comme pour s'assurer que ses choix à rebours des modes ne sont pas des caprices: «Je ne tiens pas

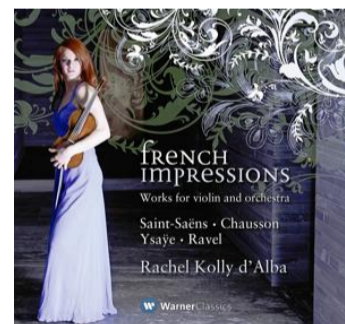
à rajouter un disque d'œuvres déjà mille fois digérées. J'ai un répertoire et une place à défendre.» Elle a la détermination farouche de celle qui ne fera de concessions à personne.

Pour *Les quatre saisons* de Vivaldi, on repassera! Elle avoue même ne pas être pressée de jouer le *Concerto* de Beethoven: «Peut-être dans dix ou quinze ans, et Mozart encore plus

tard. Les choses arrivent à l'âge qui convient. J'aime le violon et je veux être encore là quand j'aurai des cheveux blancs.» Pour l'instant, sa rousseur atteste plutôt une énergie incandescente, une plénitude volcanique. Et, avouons-le, il y en a peu, en Suisse, de musiciens classiques de cette trempe. Terrienne, minérale et chaleureuse, comme la corde de sol de son Stradivarius.

## French Impressions

Rachel Kolly d'Alba, violon. Orch. symphonique de Bienne, dir. Jean-Jacques Kantorow. Distr. Warner



## Livre

## Partir sur les traces des vieux violons

**Edition** Rachel Kolly d'Alba fait partie de ces mélomanes qui craquent pour les craquements des vieux enregistrements. Intarissable sur le son des violonistes du passé, elle peut causer des heures sur les vertus du vibrato de Jascha Heifetz, de Zino Francescatti ou de Ginette Neveu. Aussi jubile-t-elle quand on lui présente le livre que Jean-Michel Molkhou vient de faire paraître sur les grands violonistes du XX<sup>e</sup> siècle nés avant

1947, complété d'un disque MP3 contenant huit heures de musique.

La jeune violoniste a tôt fait d'y repérer ses héros préférés: du légendaire Jacques Thibaut à David Oïstrakh («Tellement souverain»), d'Arthur Grumiaux («Il me scotche dans Mozart») à Christian Ferras, cet homme «hors du temps, hors des modes, et qui avait un instinct du son phénoménal», jusqu'à ceux qu'elle a pu côtoyer, comme Ivry Gitlis ou

Franco Gulli. Parmi cette galaxie de virtuoses, Rachel Kolly s'enflamme pour celui que Jean-Michel Molkhou nomme le «météore», Josef Hassid (1923-1950), dont on n'a qu'un enregistrement de 1940: «Il a un son inexplicable qui va chercher le chagrin, explique la jeune violoniste. Il me fend le cœur à chaque fois.»

*Les grands violonistes du XX<sup>e</sup> siècle*, T. 1, Jean-Michel Molkhou, Buchet-Chastel

## «On n'échappe pas à ce rêve d'exposer un jour à New York»

**Art contemporain**  
**L'artiste lausannois Régis Colombo expose pour la première fois dans la Grande Pomme, dans une galerie à la frontière de Soho et de Chinatown**

Les sans-abri et les ivrognes ont disparu ces dernières années du Bowery, une artère du Lower East Side à New York où s'échouaient les âmes en peine jusqu'au début des années 2000. Elles ont été remplacées par des immeubles luxueux et le New Museum, un musée d'art contemporain qui a accéléré la transformation du quartier.

Régis Colombo organise sa première exposition new-yorkaise dans cette scène artistique bourgeoise au milieu des magasins de luminaires de Chinatown.

L'artiste lausannois aurait d'ailleurs difficilement pu rêver mieux que ce paysage urbain brut pour présenter «Transparences», une série d'œuvres pop aux couleurs flashy le plus souvent inspirées par les métropoles et réalisées à partir de collages de centaines de photos. «Quand j'ai commencé «Transparences» il y a sept ans, je me suis dit que si cette exposition devait marcher quelque part, ce serait aux États-Unis», explique-t-il à la table d'un café déroutant à l'allure de vieux bar dans le Lower



Régis Colombo présente ses collages urbains à New York. DR

East Side. «Et il y a aussi ce rêve d'exposer un jour à New York auquel on n'échappe pas.»

Du rêve à l'aventure, il n'y a qu'un pas que Régis Colombo a décidé de franchir. Son exposition doit inaugurer la galerie du Sohotel, un hôtel qui donne sur le Bowery. A deux jours du vernissage de «Transparences», le local aux murs de briques rouges et au sol de béton est encore en chantier. L'artiste y accroche ses œuvres, qui sont arrivées le matin même par bateau de Suisse, et croise les doigts pour que les spots soient là à temps pour le début d'une exposition qui doit durer dix jours.

Sur la vitrine, son nom a été scotché en attendant quelque

chose de permanent. Le tout est finalement très new-yorkais. «C'est une première pour beaucoup de monde», explique Catherine Tesdorf, une Lausannoise établie à New York depuis treize ans et qui a organisé l'exposition pour Régis Colombo. «Tout est possible à New York, mais il faut savoir provoquer sa chance.»

Pour cette exposition à Manhattan, l'artiste de 42 ans présente plusieurs pièces réalisées à New York, comme ce tableau photographique de l'Empire State Building, majestueuse tour qu'il a fait sortir des fumées du 11 Septembre: «Je voulais représenter ce building qui est redevenu le plus grand bâtiment de New York au lendemain des attentats.»

## A Vevey, le Quatuor Artemis décoche ses flèches

## Classique

**Aussi fougueux que précis, le quartette berlinois interprète demain Ravel, Dutilleux et Haydn**

Les flèches foudroyantes d'Artemis sont célèbres depuis l'Antiquité. Le quatuor à cordes qui porte le nom de la divine chasseuse depuis 1989 est resté fidèle à cette réputation: le Quatuor Artemis décoche des flèches qui visent en plein cœur des œuvres; ses interprétations sont véritablement des exécutions. Ce qui frappe chez lui est contradictoire: une discipline rare au service de la précision d'attaque et du rendu rythmique, mais qui ne bride jamais l'irruption soudaine d'une explosion de fougues sauvage.

«Ces deux dernières années, les musiciens berlinois n'ont quasiment joué que du Beethoven en concert»

Le Quatuor Artemis avait entamé en 2005 une intégrale au disque des quatuors de Beethoven (Virgin). Au cours des deux dernières années, les quatre musiciens berlinois n'ont quasiment joué que du Beethoven en concert, «sans se laisser une seule seconde», avoue le violoncelliste Eckart Runge dans une vidéo postée sur leur site internet. Leur cycle vient de se terminer cet automne avec la parution d'un coffret complet de très haute tenue: on a certainement là l'une des interprétations les plus abouties et les plus audacieuses des 16 quatuors de Beethoven. Excessive souvent, un brin déclamatoire certes, mais époustouflante de vitalité.

Changement de décor. Les Berlinois ont mis le grand sourd de côté et se replongent dans des répertoires plus variés, à l'image de leur programme veveysan: après une gourmandise de Haydn en guise d'entrée (*op. 76 n° 5*), ils prouvent leur affinité avec la musique française la plus ensorcelante avec le *Quatuor* de Ravel et *Ainsi la nuit* de Dutilleux. M.C.H.

Vevey, Théâtre  
Demain (19 h 30)  
Loc.: 021 925 94 94  
[www.artsetlettres.ch](http://www.artsetlettres.ch)  
[www.artemisquartet.com](http://www.artemisquartet.com)